



Ces gens qu'on dit sauvages

Jacques Rousseau, M.S.R.C.

Number 23, 1958

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079958ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079958ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rousseau, J. (1958). Ces gens qu'on dit sauvages. *Les Cahiers des Dix*, (23), 52-90.
<https://doi.org/10.7202/1079958ar>



Sophie Coonishish et sa fille Meli, Lac Mistassini.

(Photo Jacques Rousseau, 1945)

Ces gens qu'on dit sauvages⁽¹⁾

Par JACQUES ROUSSEAU, M.S.R.C.

Vingt-et-un ans après le premier voyage de Colomb, Vasco Nunez de Balboa, franchissant l'Amérique centrale, découvre l'océan Pacifique. On sait désormais que l'Inde occidentale est un continent nouveau. L'appellation erronée d'*Indien* reste néanmoins attachée aux indigènes d'Amérique et, sans beaucoup de succès, les ethnologues tentent de lui substituer le mot *Amérindien*.

Sauvage, que l'on emploie également pour les désigner, fait allusion au degré de civilisation. *Peau-rouge* résulte d'une erreur d'observation. Les premiers naturels rencontrés se teignaient volontiers la figure en rouge, mais ils avaient la peau jaune ou cuivrée comme tous les Asiatiques. Nos indigènes sont réellement de la race jaune ou mongolique.

Ils n'utilisaient aucun terme générique pour désigner leurs congénères. Les appellations *Européen* et *Asiatique*, d'ailleurs, correspondent à des concepts d'origine récente. Les Esquimaux se disent les *Innuït*, c'est-à-dire « les vrais hommes », mais les Montagnais, pleins de mépris, les traitent d'*Eisiméow* ou « mangeurs de viande crue ». Ces derniers se réservent le nom *Innout*, — encore « les vrais hommes », — mais, pour les Esquimaux, restent les « ennemis ». Illustration, somme toute, des relations de bon voisinage. *Innout* ne s'emploie habituellement qu'en composition. Ainsi *Washowilnouts* désigne les Montagnais des Sept-îles.

La population canadienne d'origine amérindienne compte actuellement 150,000 âmes, y compris les 9,500 Esquimaux. Je vous fais grâce des données précises pour chaque province et chaque bande. Il suffira de noter que la province d'Ontario vient en tête, comptant 35,000 Indiens, suivie de la Colombie anglaise, 28,000, le Manitoba, la Saskatchewan et le Québec, 16,000 à 17,000 chacun. Et, au dernier rang, l'île du Prince-

1. La suite de cette étude, qui paraîtra l'an prochain dans les *Cahiers des Dix*, portera sur la vie artistique et religieuse, et l'organisation sociale des Indiens du Canada.

Edouard avec 273 Micmacs. Toutes les provinces et territoires du Canada comptent des indigènes.

Les guerres et les maladies apportées par les Blancs ont décimé les indigènes. Ces facteurs de destruction, toutefois, n'ont pas sévi de façon uniforme. Les études les plus sérieuses sur la population indigène de l'Amérique, au nord du Mexique, en fixent le nombre à 1,150,000, dont 220,000 pour le Canada et Terre-Neuve, à l'époque de la découverte. En 1910, ils sont réduits à 403,000, soit une baisse de 65 pour cent. Depuis ils s'accroissent; on en compte actuellement 150,000 au Canada, ce qui ne représente plus qu'une chute de 32 pour cent par rapport à la population du XVI^e siècle. Des tribus entières sont disparues, mais d'autres ont augmenté. Le recensement des Montagnais-Naskapi du Québec et du Labrador les évalue à 3,800 en 1857, 4,500 en 1924, et 4.900 actuellement. Comme tous les Indiens restent en relations étroites avec les postes de traite, leur dénombrement se fait aussi facilement que celui des citoyens. Les Montagnais, probablement, n'ont jamais été plus nombreux. Ils occupent aujourd'hui le même territoire qu'autrefois et vivent principalement de chasse et de pêche. Chaque famille a toujours besoin d'un grand terrain pour sa subsistance. La traite des fourrures, introduite par les Blancs, est venue apporter une nouvelle ressource économique et favoriser l'accroissement de la population.

On compte de nombreuses langues amérindiennes, sans parenté connue. Ces parlars, dépourvus de mots pour exprimer nos concepts européens, foisonnent en termes descriptifs liés au milieu. Nous n'avons qu'un nom pour le caribou, les Montagnais une dizaine. Leur vocabulaire ordinaire se compare numériquement à celui des langues européennes telles que parlées d'habitude. Les formes multiples des verbes permettent d'exprimer des idées qui, en anglais ou en français, exigeraient des périphrases.

Au début du siècle, on classait les langues indigènes parlées au nord du Mexique en cinquante-six familles linguistiques différentes. Depuis, l'étude plus poussée a permis de réunir des familles; mais elles ne peuvent toutes provenir d'une souche américaine unique, à moins de supposer une antiquité beaucoup plus reculée pour le peuplement du continent. Elles sont plutôt une indication de migrations distinctes à l'époque préhistorique.

Onze familles linguistiques se partagent les Indiens du Canada : le groupe algonkin, représenté actuellement par 80,000 personnes, — plus de la moitié des aborigènes du pays, — va de l'Atlantique au contrefort des Rocheuses. Les dialectes iroquois, limités chez nous au sud-ouest du Qué-

bec et au voisinage du lac Ontario, sont parlés par 15,000 personnes. Le groupe athapascan comprend 13,000 sujets dans le nord-ouest du pays. La famille Salish, des Rocheuses, possède une égale population. Les Esquimaux, qui ont adopté les rivages arctiques et une partie des territoires du Nord-Ouest, sont au-delà de 9,500, sans compter ceux du Groënland et de l'Alaska et un petit groupe au nord-est de l'Asie. 4,000 habitants de la prairie canadienne parlent des dialectes sioux. Les cinq autres familles linguistiques, propres à la côte du Pacifique, sont les moins importantes numériquement au Canada : les groupes Tsimshian et Wakashan, comprenant 4,000 à 4,500 personnes chacun, les Haïda, 900 personnes, enfin les Kootenay et Tlinkit, moins de 350 chacun.

La traite des fourrures, entre les territoires du Nord-Ouest et Montréal, s'effectuait entièrement en pays algonkin; mais on ne doit pas en conclure que le mode de vie est lié à la famille linguistique. Bien que les Esquimaux soient typiquement des chasseurs maritimes, les Esquimaux du Caribou vivent comme les Montagnais-Naskapi de la toundra québécoise. La forêt retient les bandes algonkines, sauf les Pieds-noirs et les Cris de la plaine, des chasseurs de bison. Les Athapascans chassent dans la forêt boréale de l'ouest, sauf les Sarcis de la prairie, liés au bison, et les Navajos du sud des Etats-Unis, qui vivaient de pillage, avant de devenir des pasteurs de moutons. Les Haïda et leurs voisins, les Tsimshian, de la côte du Pacifique, ont les mêmes coutumes, mais ils appartiennent à des familles sans parenté connue.

L'affinité linguistique n'implique pas nécessairement le commerce amical. — D'ailleurs les peuples aryens fraternisent-ils toujours admirablement ? — Irréductibles ennemis des Iroquois, leurs frères par la langue, les Hurons s'entendaient mieux avec les Algonquins, parlant un dialecte bien différent.

L'unité sociale et politique des primitifs, — habituellement la tribu, — consiste en un groupement de personnes possédant le même idiome et la même culture. Les tribus les mieux organisées, — celles des Iroquois et des peuplades du Pacifique, — se divisent à leur tour en phratries et en clans. Par contre, quand elles sont dispersées sur un vaste territoire, elles se réduisent en bandes, habitant chacune un bassin hydrographique particulier. Les Montagnais constituaient une tribu au point de vue culturel et linguistique, mais ils n'avaient aucun gouvernement central; l'autorité se partageait entre les groupes des Escoumains, de Bersimis, des Sept-îles, du lac Saint-Jean, etc. Ces bandes n'étaient pas toutefois des unités closes et l'on pouvait passer de l'une à l'autre, par le mariage surtout.

La plupart des manuels d'histoire présentent les indigènes comme des nomades. Beaucoup l'étaient à la façon des ouvriers et des fonctionnaires qui se déplacent suivant les exigences du métier ou de la vie économique. Les vrais nomades, comme les chasseurs de bisons ou de caribous, évoluaient néanmoins entre des bornes qu'ils ne pouvaient dépasser sans encourir le déplaisir des voisins. D'autres, et beaucoup plus nombreux, avaient un port d'attache qui les revoyait périodiquement. D'autres, enfin, vivaient dans de véritables villages. En tenant compte de ces facteurs, nous pourrions ramener les Indiens du Canada à sept groupements au début de la période historique :

1) Les nomades du littoral arctique, les Esquimaux, vont des camps d'été aux camps d'hiver qu'ils déplacent suivant les caprices du gibier marin.

2) Les nomades de la forêt subarctique, — le Naskapi dans le Nord du Québec, l'Athapascan dans l'ouest — se plient aux migrations des hardes de caribou auxquels ils s'attachent comme des parasites.

3) Les nomades de la plaine, — Sarcis, Pieds-noirs et Cris, — suivent servilement les troupeaux de bisons. Des Sioux, venus d'outre-frontière, ont émigré au Canada au cours du dernier siècle.

4) Les tribus migratrices de l'est du Canada, — toutes de la famille algonkine : Micmacs, Malécites, Montagnais, Algonquins proprement dits, Ojibways, Mistassins, Cris, — vivaient exclusivement de la forêt. Chaque automne, les familles se dispersaient, chacune dans son terrain de chasse à vingt-cinq ou cinquante milles du voisin, puis regagnaient au printemps le centre social. Les Abénaquis, alliés des Français, sont venus de la Nouvelle-Angleterre en 1700.

5) Les chasseurs migrateurs de la Cordillère, comprenant des peuplades de langue Salish, Athapascan, Kootenay et Tlinkit, vivent un peu comme les Montagnais.

6) Les agriculteurs sédentaires hurons-iroquois habitaient des villages au voisinage des Grands Lacs et dans la région de Montréal. De tous les Indiens de l'est, ils ont atteint le plus haut degré de civilisation.

7) Enfin, les Indiens semi-sédentaires de la côte du Pacifique habitaient des maisons de planches groupées en villages et consacraient à la pêche la plus grande partie de leur activité. Ils possédaient une organisation sociale extrêmement élaborée.

L'arrivée des Blancs devait modifier radicalement la vie des indigènes. Le cheval, abandonné dans le désert par les Espagnols, permit une recrudescence de la chasse au bison, en attendant que l'ouverture de la prairie à la colonisation enferme les indigènes dans des réserves pour y vivre d'agriculture et de rentes de l'état. Les puits d'huile transforment maintenant les Pieds-noirs en capitalistes. Les Micmacs, les Abénaquis et des peuplades de la côte du Pacifique se sont tournés vers l'agriculture. Les agriculteurs iroquois de Caughnawaga deviennent des ouvriers métallurgistes recherchés. Les peuplades algonkines, sous l'impulsion des compagnies de traite, trappent les animaux à fourrure avec des armes empruntées aux Blancs. Et maintenant l'ouverture des mines de fer de l'Ungava en détourne un grand nombre de la chasse.

Comme nous, les Indiens d'Amérique sont en perpétuelle évolution.

LES ASIATIQUES COLONISENT L'AMÉRIQUE

Tous les anthropologues s'accordent aujourd'hui pour affirmer que nos indigènes sont des immigrants.

Dès la découverte de l'océan Pacifique, on se mit à spéculer sur leur origine. On y vit tour-à-tour les habitants de l'Atlantide de Platon, les « Dix tribus perdues » d'Israël, des colons phéniciens ou carthaginois, des compagnons de saint Brendan, un Irlandais, ou de Madoc, un chef gallois. On crut même reconnaître dans Quetzalcoatl, un chef légendaire des Tolèques, le grand pèlerin saint Thomas. En 1642, on mentionne pour la première fois l'Asie comme source de notre population sauvage : tout en attribuant une origine scandinave aux populations de l'Amérique du Nord, le Hollandais Hugo de Groot reliait la civilisation des Péruviens à celle de la Chine. Son travail provoqua une polémique avec son compatriote, Jean de Laët. Celui-ci affirmait que les Amérindiens dérivait surtout de populations sauvages du nord de la Chine, ayant émigré par un pont continental. L'existence de cet isthme fit longtemps l'objet de débats, toujours ouverts d'ailleurs. Le danois Behring, à qui Pierre le Grand confia le soin d'explorer le nord de l'océan Pacifique en 1725, passa dans le détroit qui porte maintenant son nom, mais sans voir le continent américain. Six ans plus tard, Gwosdeff atteint la côte de l'Alaska. A défaut de pont continental, l'étroit bras de mer n'aurait pas été un obstacle ; l'homme et les grands mammifères pouvaient voyager sur la glace qui relie souvent les deux rives, ou sur la banquise à la dérive.

L'antiquité de la migration de l'homme américain est peut-être assez reculée pour avoir permis une différenciation radicale de sa culture. L'évolution linguistique efface également les rappels des souches parentes de l'Eurasie, en supposant qu'elles aient subsisté. Bien plus, le climat, la faune, la flore, même les contours continentaux ont pu se modifier depuis l'événement.

Les paléontologistes et les archéologues nous ont donné des aperçus sur la vie des premiers hommes du continent. La difficulté de la conservation des produits de l'industrie humaine ne permet qu'une cueillette fragmentaire; souvent, seuls les objets de pierre et les gros ossements subsistent. Les sites archéologiques les plus prometteurs restent les cavernes des pays secs : la superposition des vestiges anciens et l'absence d'érosion y favorisent l'établissement d'une chronologie relative. De tels abris conservent des tissus, des objets de bois et des fragments de fourrures d'espèces disparues. Les lieux de campement sont aussi particulièrement favorables.

Des plus vieux Amérindiens, dont le sol nous ait révélé l'existence, — les chasseurs du Texas et du Nouveau-Mexique, — il n'est resté aucun ossement, mais seulement des pointes de flèches associées à des squelettes d'éléphants colombiens. Cette coïncidence suggère la présence concurrente de l'homme. À la fin de l'époque glaciaire, l'Amérique hébergeait aussi d'autres éléphants, comme le grand mammoth poilu, dont les sols gelés de l'Arctique ont conservé parfois des spécimens en chair, et un mastodonte de la forêt des Grands Lacs, lié à l'industrie primitive. Des terrains plus récents, comme ceux de Folsom, renferment des ossements humains avec des squelettes d'une ancienne espèce de bisons. On a même trouvé une pointe de flèche brisée dans une vertèbre de ces mammifères. Des dépôts de Plainsview, dans le Texas, révèlent que le chasseur primitif recourait déjà au stampede, en faisant précipiter du haut des falaises les troupeaux de bisons.

On a découvert dans plus de cent sites de l'Amérique du Nord des os d'espèces éteintes, en compagnie de vestiges humains. On y trouve le mylodon, connu en anglais sous le nom de *ground sloth*, des chameaux, des tapirs, des tigres à sabre, des boeufs musqués, des loups immenses, des castors géants et des chevaux, tous disparus longtemps avant l'arrivée des Blancs en Amérique. Les bronchos sillonnant la plaine américaine, au début du siècle, descendaient des chevaux perdus par les Espagnols lors de la conquête du Nouveau-Monde.

Ces animaux appartenait à des époques et à des habitats variés, et ceux d'origine asiatique précédèrent de beaucoup l'homme en Amérique.

Suivant l'opinion courante, les légendes n'auraient gardé aucun souvenir de ces anciens mammifères. Et pourtant, les histoires de castors géants et de cervidés gigantesques pourraient être le rappel d'espèces disparues. Les autres animaux, dont il ne reste aucune forme apparentée sur le continent, pouvaient difficilement laisser des souvenirs anatomiques précis, à moins qu'ils ne soient à l'origine des animaux fantaisistes de la mythologie amérindienne.

Si l'on s'en remet aux seules preuves relevées, l'homme apparaît sur la terre à une phase récente de l'histoire géologique, à l'époque où un glacier continental, ressemblant à celui de Groënland, envahissait les régions boréales. Ce glacier aurait atteint plus de 10,000 pieds d'épaisseur dans l'est et le centre du pays. Avec la variation de la température et des précipitations, la masse de glace avance ou recule. On en connaît quatre ou cinq poussées, séparées par des périodes interglaciaires plus clémentes. Les flores fossiles de la région de Toronto témoignent d'un climat plus chaud qu'aujourd'hui. Depuis la glaciation également, le climat connut de grandes variations, comme le montrent les successions de débris fossiles des tourbières.

L'homme habitait déjà l'Europe à la dernière période interglaciaire; mais en Amérique, on n'en trouve des traces qu'à l'avance du glacier Wisconsin. La nappe de glace, discontinue, comprenait trois massifs. Entre le glacier central et celui des Rocheuses, un corridor de toundra de deux cents milles de large, reliant le delta du MacKenzie à la plaine américaine, semble s'être ouvert définitivement il y a 25,000 ans. Un autre corridor, dans la Cordillère, n'a pas moins de 10,000 ans. Ils ont pu faciliter la migration des Asiatiques, avant que ne disparaissent quelques espèces animales pléistocènes. Une grande partie des terres basses de l'Alaska et du Yukon, ainsi qu'un secteur des îles arctiques, n'ayant pas subi la dernière attaque glaciaire pouvaient servir de tremplin. Le littoral de l'océan glacial, dégagé très tôt, a pu également servir de voie de migration aux indigènes de l'est.

On croit à l'existence possible d'un isthme entre l'Asie et le nord-ouest de l'Amérique, à des époque interglaciaires; comme la profondeur du détroit de Behring ne dépasse pas 180 pieds, une faible surrection du fond de la mer ou une baisse des eaux pouvait réunir les continents et permettre aux animaux d'Asie d'émigrer en Amérique; mais, il semble bien

que le détroit de Behring existait déjà quand l'Homme arriva sur notre sol. Dans ce cas, il a dû venir en traîneau sur la glace, ou sur la banquise à la dérive, ou en canot. N'oublions pas qu'une partie du détroit, coupé au centre par les îles Diomèdes, n'a que soixante milles de large, et qu'il y a trente ans, des Asiatiques traversaient encore en canot du cap de l'Est, en Sibérie, à la péninsule Seward en Alaska. Rappelons aussi que les chasseurs, même aujourd'hui, font parfois des centaines de milles sur la banquise à la dérive.

L'étude anatomique révèle sans équivoque l'absence d'homogénéité des Amérindiens : ils possèdent tous, néanmoins, de nombreuses caractéristiques de la race jaune, comme la couleur de la peau, allant du jaune au cuivré, les cheveux noirs et droits, la barbe rare, les yeux foncés et la tache bleuâtre au bas du dos. L'oeil en amande, sans être constant, se rencontre fréquemment chez les enfants. Le faciès est plutôt mongolique dans l'ensemble, malgré le nez aquilin, parfois présent chez les Indiens de l'est. Les Esquimaux, sauf les groupes apparentés morphologiquement aux Algonquins, sont les indigènes les plus asiatiques et peut-être les derniers venus ; parce que les Algonquins constituent l'élément le plus discordant, des anthropologues y voient les premiers immigrants.

La linguistique ne renseigne guère sur l'origine des Amérindiens. Des 160 stocks linguistiques, comprenant 1,200 dialectes dans les trois Amériques, deux ou trois seulement ont une vague parenté avec des langues asiatiques. On croit trouver des traits sino-tibétains dans l'athapascan, et ouraliens dans l'esquimau. La simple comparaison de vocabulaires révèle des concordances dans un dialecte californien et des langues malayo-polynésiennes, mais ce peut être là un jeu du hasard. L'indépendance des langues d'Amérique et du reste du monde peut signifier que les souches amérindiennes sont disparues du vieux monde, ou que l'homme habite notre continent depuis une époque assez reculée pour avoir permis une évolution radicale ; en effet les premiers immigrants pénétrèrent sur le continent américain quand l'homme d'Europe habitait encore des cavernes.

La culture primitive se partage sommairement en deux grandes phases, la paléolithique, — la période de la pierre taillée — et la néolithique, la période de la pierre polie. Les dépôts archéologiques inventoriés jusque aujourd'hui situent les premiers hommes américains au début du néolithique, ou à une phase de transition entre la paléolithique et la néolithique.

Les indigènes subirent une évolution culturelle autonome, provoquée par le milieu et l'isolement du lieu d'origine. L'agriculture amérindienne

n'a rien emprunté à l'eurasiatique. Le maïs et le tabac imposent des coutumes sans pareilles dans le vieux monde. Des inventeurs, sur deux continents différents, répètent les mêmes expériences, indépendamment les uns des autres. Par exemple la fabrication du bronze. Par contre, d'autres traits primitifs de l'Asie et de l'Amérique semblent avoir une origine commune : ainsi, des types de canots, de tentes et de récipients d'écorce de bouleau, les tambours plats, des techniques de tannage des peaux, la scapulimancie, ou divination au moyen de l'omoplate, les cérémonies de la chasse à l'ours, la suerie pour fins propitiatoires, le propulseur de javelots, des types mythologiques. L'invention simultanée ne peut expliquer tous les cas, car des styles présentent des séries continues. Plusieurs traits, incontestablement asiatiques, n'ont pas nécessairement voyagé en même temps.

La diffusion des traits culturels, comme celle des maladies et des mauvaises herbes, ne procède pas nécessairement à la même vitesse; leur distribution ne correspond pas toujours à ce que permettraient les conditions biologiques et géographiques. La présence aux deux extrémités du continent de mocassins, de harpons en os, d'ustensiles d'écorce, de techniques d'ignition, du bain de vapeur, — présents chez les Algonquins et dans l'Amérique du sud, — indique peut-être que l'aire de la civilisation-mère des Algonquins a été scindée très tôt par d'autres migrations.

La similitude de traits culturels de la Mélanésie et de l'Amérique a suscité l'hypothèse d'une colonisation de l'Amérique par des immigrants polynésiens. Citons la trépanation, la mastication du coca et de la chaux dans l'Amérique du Sud, du bétel et de la chaux dans les îles du Pacifique, l'usage commun de la calebasse et de la patate sucrée des deux côtés de l'océan. Ces ressemblances, superficielles généralement, résultent d'inventions simultanées. Le cas de la calebasse, qui semblait le plus concluant, n'a pas résisté à l'analyse. La plante n'est pas d'origine américaine, mais elle servait en Amérique à l'époque préhistorique. Des expériences définitives ont révélé que ces fruits peuvent flotter sur la mer sept ou huit mois, sans perdre leur pouvoir de germination. Or des courants marins relient les îles du Pacifique à l'Amérique. D'elle-même, la coque du fruit s'impose pour la fabrication de récipients.

Les prétendus migrants océaniens n'ont apporté en Amérique ni la canne à sucre, ni les tubercules de taro, si importants dans leur culture; à moins que des épidémies n'aient éliminé ces plantes. Par contre, comment expliquer que des navigateurs polynésiens, installés en Amérique, n'aient pas conservé la pirogue double, si utile pour les voyages en mer ?

Dans l'état de nos connaissances, une seule solution reste plausible : Les Amérindiens sont des immigrants d'Asie, mais ils ont pu recevoir, à l'occasion, de menus apports océaniques ou européens qui se sont vite fondus dans la masse.

Les travaux de Libby sur le carbone-14, depuis 1946, ont fourni un outil datant avec assez de précision les anciens débris organiques. Les plus vieux vestiges humains, associés en Amérique à des espèces animales disparues, ont révélé des âges allant de 6,000 à 10,500 ans. Par des méthodes différentes, les géologues et les paléontologistes en étaient arrivés, auparavant, à des résultats analogues.

A L'ÂGE DE LA CUEILLETTE

Dans la lutte pour la vie, conçoit-on un animal plus vulnérable que l'homme, surtout au début de son histoire ? A la patte puissante de l'ours, au tigre vif comme l'éclair, à l'éléphant massif, à la poudrière cinglante, il oppose un corps mal équilibré pour la course, une peau dénudée qui bleuit au froid, des ongles mous, inutiles pour la défense ou l'attaque. Sa survivance tient déjà du prodige ! Mais voyez ses doigts de prestidigitateur, longs et flexibles, ces outils aux possibilités infinies : ils cueillent et étreignent, nouent et dénouent. L'homme peut entreprendre la conquête du monde.

On a rejeté depuis longtemps l'hypothèse voulant que l'homme ait été successivement chasseur, pâtre et agriculteur. Au début, il vit uniquement de cueillette : fruits juteux, graines oléagineuses, racines charnues et feuillages consommés sans apprêt. Les feuilles de graminées et de palmiers, les écorces, se transforment en vêtements, en demeures. Le primitif agrémenté un peu le menu par l'addition d'animaux inoffensifs dont il se saisit facilement.

La cueillette conduit imperceptiblement à l'étape de la chasse, ou à celle de l'agriculture. La pêche n'est qu'un complément des étapes culturelles précédentes.

La maîtrise du feu favorise indirectement la naissance de l'agriculture. La cuisson permet d'assimiler plus facilement des végétaux gorgés d'amidon : les céréales pénètrent ainsi dans l'alimentation. Après une journée de marche ardue, le ramasseur fourbu revient au foyer avec une gerbe de graminées et de légumineuses sauvages. Des grains se perdent

sur les décombres, autour des demeures, et l'année suivante, les clairières se couvrent de plantes utiles. Le primitif protège ces cultures spontanées, jusqu'à ce que l'idée lui vienne d'ensemencer systématiquement. Désormais l'agriculture est née. Apparue sur divers points à la fois, elle métamorphose les déserts en oasis, accroît la pâture, facilite les agglomérations. Lorsque les tribus germaniques et gauloises vivaient de chasse et de ramassage, la nourriture d'une personne exigeait 2,000 acres de forêt: avec l'agriculture moderne, quelques acres suffisent.

Ailleurs se poursuit une évolution différente. La rareté des végétaux de cueillette, l'abondance du gibier, l'invention de l'arc et du javelot, transforment en chasseurs des cueilleurs primitifs.

Les espèces animales et végétales subissent une évolution continue, produite par minuscules sauts brusques. Ces mutations sont héréditaires, mais souvent mal équipées pour survivre. Les animaux sauvages engendrent parfois des mutations de caractère domestique, condamnées à disparaître si on ne les entoure pas de soins particuliers. La domestication n'est pas un processus conscient comme le dressage. En accueillant des mutations qui n'auraient pas survécu sans la protection de l'homme, le chasseur primitif a inventé l'étape pastorale. Des peuples de la plaine abandonnent la chasse pour se livrer à l'élevage des herbivores qui transforment en chair comestible l'herbe rude des prairies. Plus tard, l'agriculteur empruntera beaucoup au pasteur.

L'Amérique indigène a connu toutes ces étapes de la civilisation. Sur la côte du Pacifique, des ramasseurs se nourrissaient de noix, de glands doux, de fruits et d'algues marines; les Klamath de l'Oregon comptaient sur les graines d'un nénufar jaune; les Ojibway recouraient à la folle avoine. La seule présence d'une plante n'entraîne pas nécessairement son utilisation. La folle avoine abondait dans le pays des Iroquois, qui ne s'en souciaient guère. Les formations du Richelieu n'ont pas fixé de populations indigènes. Enfin plusieurs peuplades des rivages maritimes vivaient de la cueillette des mollusques. Des dépotoirs renfermant des coquillages de trente pieds d'épaisseur témoignent d'une longue activité gastronomique.

Des chasseurs poursuivaient l'original, le caribou, le bison, sans abandonner complètement la cueillette. Chaque automne, ils s'approvisionnent de baies sauvages, qu'ils font sécher. Ce sera la seule source de vitamines pour les mois d'hiver, si l'on excepte le contenu à demi digéré de l'estomac des cervidés et certains viscères. Les Têtes-de-boule produisent

des concrètes de bluets. Les bandes de la vallée du Saint-Laurent consomment l'eau d'érable, parfois légèrement réduite par ébullition. Quand le gibier se faisait rare, il restait l'écorce d'érables ou de conifères et la tripe-de-roche. Les chasseurs de bisons font sécher les baies d'amélanchier (les *petites poires* du Québec, les *saskatoon* de la prairie) ; leur pemmican est un mélange de viande deshydratée et broyée, de graisse et de fruits. Même des Esquimaux, des chasseurs marins, recourent aux baies sauvages pour la consommation, et à l'élyme, employée en vannerie. Parmi les produits de cueillette, également, se place l'écorce de bouleau qui jouait un rôle de premier plan dans la civilisation forestière.

À l'époque de la découverte, plusieurs peuplades, du Canada au Chili, confiaient leur subsistance à l'agriculture. L'étape agricole provoqua l'invention de la poterie et du bronze, mais celui-ci n'a été connu qu'à l'état sporadique seulement.

Enfin, l'étape pastorale, pour toutes fins pratiques, s'amorçait à peine. À part le chien, les seuls animaux domestiques du continent, — et encore à demi-sauvages — furent l'alpaca et le lama, dans les Andes, le dindon et le cobaye au Mexique.

Les Amérindiens n'ont apporté d'Asie aucune plante cultivée, aucun animal domestique, sauf le chien. D'ailleurs, à la fin de la glaciation, les Eurasiatiques vivaient encore de cueillette ou de chasse. Plusieurs vagues migratrices, sans doute, se succédèrent. Des chasseurs ont poursuivi des troupeaux de renne sur la glace au delà du détroit de Behring. La toundra, pourtant pauvre, n'est pas complètement démunie pour les ramasseurs. Elle fournit la racine comestible de la renouée vivipare, du sainfoin arctique et de l'argentine, la rosace des tripes-de-roche, le feuillage du cochlearia, de l'oseille des montagnes et de l'herbe-à-feu charnue, consommée en guise d'épinards, enfin la camarine, les bluets, les raisins d'ours, les paquebières et les petites airelles rouges, que l'on nomme *pommes de terre* ou *graines rouges* dans l'estuaire du Saint-Laurent. Pour varier, des oeufs d'eider, de bernaches et de lagopèdes, le lièvre arctique et peut-être le lemming, le lagopède, les coques marines, et les poissons qui se prennent sans armes.

Le degré culturel des Amérindiens, à l'origine, se comparait à celui des peuples du vieux monde; mais, à l'époque de la découverte, au seizième siècle, les premiers s'étaient laissé devancer. Leurs outils et leurs armes restaient ceux de l'âge de pierre : des couteaux d'os, de schiste ou d'ivoire, des massues, la foreuse et l'allumeur à arc, l'épieu, le harpon, l'hameçon

de bois ou d'os, l'arc et la flèche, et chez les plus avancés, des herminettes pour creuser des pirogues dans les troncs d'arbres massifs.

L'agriculture eurasiatique commença vers l'an 5000 ou 6000 avant Jésus-Christ, puis vint l'âge du bronze, suivi de l'âge du fer, environ 1000 ans avant Jésus-Christ.

Quand naquit l'agriculture en Europe, l'Amérindien poursuivait déjà ses migrations sur notre continent. Sa civilisation agricole a débuté plus tard qu'en Eurasie, probablement deux mille ans avant Jésus-Christ. L'âge du bronze, en Amérique, a été à peine frôlé, l'âge du fer inconnu. Les peuplades les plus avancées, au seizième siècle, les Mayas, jouissaient d'un développement comparable à celui des Egyptiens, des Hittites et des Chinois quinze siècles avant J.-C. Les Amérindiens les plus évolués marquaient donc un retard de 3000 ans sur les hommes du vieux monde. Ils semblaient même engagés dans une impasse. N'en attribuons pas la cause à une prétendue infériorité intellectuelle des indigènes. Les Esquimaux inventaient la clef de voute, quand les Egyptiens et les Grecs l'ignoraient encore. Les Mayas comptaient des astronomes et des mathématiciens de génie qui découvrirent le chiffre zéro avant leur collègues du vieux monde. Les Mayas possédaient une écriture à une époque où nos ancêtres d'Europe restaient illettrés.

Sur le plan psychologique, les Amérindiens n'étaient pas des Asiaticques de classe inférieure. La cause de leur déclin se trouve en dehors d'eux. Le progrès de la civilisation dépend de facteurs indissolublement liés : la présence d'hommes de génie, les conditions écologiques favorables. Le progrès s'appuie toujours sur une minuscule élite, disséminée à tous les échelons de la société, les inventeurs d'idées et d'objets, dont la masse devient parasite. Encore faut-il se réjouir que cette élite puisse parfois percer; car la cohorte des esprits chagrins et des impuissants déploie l'indéfectible énergie des ratés à semer les obstacles sur leur chemin. L'accession des esprits médiocres aux postes de commande engendre toujours une régression.

La présence, seule, d'esprits supérieurs ne suffit pas pour déclencher le progrès; ils doivent rencontrer les éléments matériels nécessaires. Ceci a manqué aux Amérindiens; des lacunes de la flore et de la faune sont responsables, en définitive, de leur retard.

La vie eurasiatique repose sur plusieurs céréales et de nombreux animaux domestiques, depuis les oiseaux de basse-cour jusqu'aux bêtes de trait. La culture, comme l'élevage, est née en Europe sur plusieurs points

à la fois, parce qu'on a trouvé des espèces adaptées à des conditions climatiques et écologiques variées.

L'Amérique, par contre, n'a qu'une seule céréale, le maïs. Pour que s'étende l'agriculture, il a fallu que cette espèce, d'aire restreinte à l'origine, produise d'abondantes mutations favorisant son expansion. La folle avoine n'a pu devenir le noyau d'une civilisation agricole par suite de certaines déficiences : la semence, conservée au sec, perd rapidement son pouvoir de germination; en outre, contrairement au blé, les grains, parvenus à la maturité, tombent aussitôt, sans battage, et se perdent. La pomme de terre du Pérou, le manioc des Caraïbes, faute de matières albuminoïdes, ne pouvaient remplacer complètement les céréales; néanmoins, l'agriculture du maïs, malgré son retard, aurait pu donner naissance au même progrès qu'en Eurasie. Les deux civilisations, d'ailleurs, sont nées dans des conditions analogues, en bordure du désert, dans un effort commun pour maîtriser l'eau.

L'impasse de la culture amérindienne dérive de l'absence d'animaux domestiques, d'animaux de trait surtout. Le chien ne remplace pas à la fois le mouton, le porc, le boeuf, le cheval, ou le renne de Laponie. Le bison, le mouflon d'Amérique, la chèvre des montagnes, le boeuf musqué, le caribou et l'orignal, malheureusement, n'ont pas produit de ces mutations domestiques, cherchant la compagnie des hommes, et qui sont à l'origine des animaux d'élevage. La civilisation eurasiatique doit son avance marquée à l'interaction des étapes agricole et pastorale. Si l'Amérique avait possédé des pasteurs maîtrisant un animal comparable au cheval, qui décuple le travail de l'homme, les agriculteurs l'auraient nécessairement adopté. Des routes auraient relié les petites agglomérations; la roue serait venue faciliter le transport, en attendant de harnacher la force des cours d'eau pour moudre le grain et couper le bois. On a souvent imputé à l'absence de la roue le retard de l'Amérique, mais que pouvait-on en faire sans animaux de trait pour la mettre en opération? La charue, tirée par des bêtes de somme, aurait étendu les cultures, amené des agglomérations au carrefour des routes et favorisé la spécialisation des tâches. Le développement inévitable de la métallurgie du bronze et du fer aurait fourni des outils puissants pour s'attaquer à la forêt. Des échanges culturels et du troc intense seraient nées les grandes organisations économiques et politiques. Avec une agriculture poussée, la religion elle-même aurait cessé partout d'être un animisme diffus, pour s'organiser puissamment sous la direction d'une hiérarchie.

Malheureusement, les Mayas, qui ont atteint un haut palier dans la

vie intellectuelle, manquaient d'animaux de trait et cela seul suffit pour interrompre l'élan de leur civilisation. Faute de l'interaction nécessaire de l'agriculture et de l'élevage, leur déclin s'avérait fatal.

SOUS LES PAS DES DIEUX SURGIT LE MAÏS

L'invention de l'agriculture est l'oeuvre des cueilleurs anonymes courbés laborieusement sur leur pitance. Comme la vague désagrège les continents et en construit lentement de nouveaux, l'agriculture débute, sans que personne ne s'en rende compte, au hasard des grains échappés à la marmite par la femme néolithique. Les premières plantes cultivées furent des mutations qui trouvèrent un terrain propice sur les décombres autour des demeures. Comme les mauvaises herbes, elles se sont attachées au pas de l'homme, presque à son insu.

L'agriculture a commencé sur plusieurs points à la fois. Dans la région méditerranéenne, la vie gravite autour du pain de blé; le riz règne dans l'est de l'Asie; en Amérique, le maïs devient le pôle de la civilisation. D'autres centres agricoles de moindre importance ont pour noyau le taro en Polynésie, le teff en Ethiopie, le millet dans certains secteurs de la Chine, le sorgho en Afrique et le manioc chez les Caraïbes. Ces plantes différentes, poussant dans des habitats particuliers, exigeant des méthodes de culture spécifiques, ont créé la diversité des civilisations.

Quand des peuplades asiatiques colonisèrent l'Amérique, l'agriculture n'existait nulle part. Les immigrants ne pouvaient donc apporter ni le riz, ni le soja, ni le blé, ni aucun animal domestique, sauf le chien. Ce dernier ne fut peut-être pas des premières migrations, mais il vint très tôt en Amérique, puisqu'il a sa place dans la religion.

Les ancêtres amérindiens vécurent de cueillette, de chasse et de pêche dans le nord-ouest du pays, en bordure de l'immense glacier continental; mais la population augmentant trop pour les ressources disponibles, des avant-gardes émigrèrent vers le sud et l'est par un corridor de toundra entre les glaciers ou par le littoral arctique. Ce dernier chemin permettait de tirer parti de la terre et de la mer à la fois.

D'étape en étape, après un cheminement qui dure plusieurs siècles, des hordes atteignent le sud-ouest des Etats-Unis, le Mexique et le Pérou. Une irrigation même rudimentaire rend aussitôt verdoyants ces habitats désertiques. Ce fut le berceau de l'agriculture amérindienne. La vie dans

les régions sèches du sud a toujours été une lutte pour l'approvisionnement de l'eau. À mesure que ce problème fondamental se réglait, les plantes, en quête d'une oasis, venaient s'offrir d'elles-mêmes à la domestication.

L'Europe, l'Asie et l'Afrique, dont la région méditerranéenne constitue le creuset culturel, possédaient plusieurs céréales : le blé, l'orge, le seigle, l'avoine, le riz, le sorgho, les millets; l'Amérique n'a que le maïs. Le vieux monde fournit près de cinq cents espèces d'importance économique, l'Amérique, une centaine seulement, si l'on excepte les essences forestières qui font l'objet d'un grand commerce, mais qui poussent spontanément.

Il faudrait ajouter des plantes de cueillette, comme le sapotillier, source du chicle, les bois tinctoriaux, plusieurs plantes oléagineuses, le caoutchouc, devenu aussi important que le métal, le quinquina et le cola.

Les jardins amérindiens renfermaient environ quatre-vingts espèces cultivées; et encore la plupart avaient une aire restreinte au seizième siècle.

Au premier rang vient le maïs, base de l'alimentation végétale des anciens agriculteurs des deux Amériques, cultivé au seizième siècle depuis le Chili jusqu'à la baie de Gaspé. Espèce aux mutations multiples : certaines mûrissent en deux cents jours; d'autres en cinquante-cinq jours, comme le blé d'Inde nain trouvé par Jacques Cartier à Gaspé en 1534. Des plantes atteignent dix pieds de haut, d'autres, un pied et demi. Les grains peuvent être gorgés d'amidon, ou de matières albuminoïdes ou de sucre; plats comme des pièces de monnaie ou cylindriques comme des grains de blé; tantôt rouges ou pourpres, tantôt jaunes ou blancs. On n'en connaît pas avec certitude le pays d'origine, ni l'ancêtre sauvage, mais le maïs est sûrement américain. On a cru déjà qu'il dérivait du teosinte, du Mexique et du Guatemala, mais il n'en est rien. L'ancêtre possédait probablement un grain tunique, c'est-à-dire recouvert d'enveloppes comme les autres céréales, et s'apparentait à la variété produisant le blé d'Inde soufflé. Les fouilles archéologiques de Bat Cave, au Nouveau-Mexique, ont apporté une confirmation à cette hypothèse d'abord suggérée par les études génétiques. La teneur en carbone-14 attribue 4,000 ans à ce maïs, le plus ancien encore trouvé. Le centre d'origine serait en Amérique du Sud.

La pomme de terre, appelée *patate* au Canada et dans plusieurs provinces de France, vient du Pérou. Elle n'avait pas atteint l'Amérique du Nord à l'époque précolombienne.

La région des Caraïbes, depuis la côte du Brésil, jusqu'au nord des Antilles, préférait le manioc au maïs; le tubercule d'une variété est violemment toxique à l'état frais; mais les indigènes savaient en éliminer l'acide cyanhydrique. Le type sauvage semble aujourd'hui disparu.

En importance, le tabac venait immédiatement après le maïs. On en cultivait surtout deux espèces, le type ordinaire à fleurs roses et le rustique, à fleurs jaunes. Ce dernier, très fréquent aujourd'hui dans les villages indigènes, sert de base aux mélanges d'Orient. Le tabac rustique croît encore à l'état sauvage au Nouveau-Mexique, mais le tabac ordinaire, connu uniquement par la culture, résulte probablement du croisement de deux autres espèces.

La fasséole, nommée *haricot* en France et *fève* au Canada français, très riche en substances protéiques, se cultivait depuis le Pérou jusqu'au Canada. Il en existe plusieurs espèces, notamment le tépari du Nouveau-Mexique, la fève de Lima et le haricot ordinaire, qui se divise lui-même en races innombrables.

Toutes les courges, — c'est-à-dire les potirons, les citrouilles, les bonnets d'électeurs, les courges à la moëlle, les courgettes, — sont d'origine américaine et se partagent en quatre ou cinq espèces, dont trois très répandues.

La tomate, probablement originaire du Pérou, et connue d'abord en Europe sous le nom de *pomme d'amour*, a révolutionné la cuisine espagnole et méditerranéenne, mais c'est seulement depuis trois quarts de siècle qu'elle a gagné le centre et le nord de la France. Elle n'existait pas au Mexique à l'époque précolombienne, malgré son nom aztèque, mais une solanacée, une espèce de grosse cerise de terre, nommée *tomate* et *tomatillo* par les Mexicains, la remplaçait. Le nom *tomate* a été transposé à notre espèce cultivée à une époque relativement récente.

Le piment, condiment universel des Indiens du sud des Etats-Unis et du Mexique, est devenu un élément indispensable des cuisines méditerranéennes et hongroises.

Le topinambour, l'une des seules plantes cultivées originaires du Canada, fut découvert par Samuel de Champlain et introduit d'Acadie en France par l'historien Lescarbot, vers 1620.

Le grand soleil, également originaire de l'Amérique tempérée, servait chez les Hurons à produire un lubrifiant de la chevelure.

Les fouilles du sud-ouest des Etats-Unis ont révélé l'existence de

cultures précolombiennes d'espèces autochtones de coton. Ce coton se tissait, il y a plus de deux mille ans, au Nouveau-Mexique.

Les anciens Amérindiens cultivaient aussi la patate sucrée, l'arrow-root, l'arachide, le papayer, l'avocatier, l'ananas, le cacao.

Les techniques agricoles étaient des plus rudimentaires. Pour défricher, on brûle la couverture végétale. Faut de bêtes de somme et de charrues, pas de labour; au lieu de sillons, on adopte la culture en buttes, et les semailles se font avec le bâton à four. Aucune rotation des cultures, mais le village se déplace, une fois le sol trop appauvri. Les Iroquois faisaient de même. Ils occupaient l'île de Montréal lors du deuxième voyage de Cartier en 1535; soixante-quinze ans plus tard, quand passa Samuel de Champlain, ils avaient abandonné ces parages depuis longtemps. En effet, les Indiens n'engraissaient pas le sol; par exception ceux de la côte maritime de l'Etat de New-York enfouissaient du poisson avec la semence.

Les peuplades qui ne vivent pas entièrement de l'agriculture en confient habituellement aux femmes les diverses opérations. En pays iroquois, l'homme s'occupait de la chasse, de la pêche et de la guerre. Le mari huron, par contre, ne dédaignait pas les tâches agricoles que son cousin l'Iroquois considérait l'apanage des femmes. La culture intense des Indiens Pueblo du sud-ouest des Etats-Unis, des Mexicains et des Péruviens accapare aussi bien l'homme que la femme. En pays Natchez, les guerriers seuls avaient le droit de cultiver le maïs, plante sacrée.

Ces occupations s'intégraient aux rites religieux. Pour les Iroquois, « les trois soeurs », — le maïs, la courge et le haricot, — représentaient des esprits agraires à demi-divinisés. On réservait les prémices des moissons aux esprits protecteurs. Ce seul détail permet d'attribuer une longue antiquité à l'agriculture amérindienne. Les esprits des plantes toutefois sont impuissants s'ils n'ont pas le concours des esprits de la pluie et du soleil. Au Mexique, les cérémonies agricoles revêtaient un caractère exceptionnel de solennité. A l'époque de la formation de l'épi de blé d'Inde, se déroulait la fête de « la mère aux longs cheveux ». Pendant huit jours, les femmes agitaient frénétiquement leur chevelure, symbole des soies du maïs vibrant au vent.

L'Amérique préhistorique comprenait des centres d'agriculture intense : le Pérou, le Mexique, le sud-ouest des Etats-Unis, peut-être aussi la région des mound-builders; ailleurs, une partie importante de l'activité appartenait à la chasse et à la cueillette.

Les jardins péruviens comprenaient au moins soixante-et-dix espèces cultivées, dont plusieurs nous sont inconnues, comme la capucine tubéreuse et l'oca. Dans la région andine, la pomme de terre rivalisait d'importance avec le maïs. On y connaissait l'usage de l'or, de l'argent, du cuivre et du platine, les alliages de ces métaux, ainsi que le bronze. Le Mexique et l'Amérique centrale utilisaient quelque peu les métaux précieux.

La civilisation maya apparut brusquement et disparut de même, comme toutes celles qui sont fondées sur l'agriculture tropicale. Tantôt, l'impossibilité d'irriguer une région, trop développée pour sa réserve d'eau, amène rapidement sa déchéance. Tantôt, et c'est le cas général dans la forêt tropicale, la plante cultivée épuise le sol en quelques années, parce qu'on brûle l'humus sans apporter d'amendement au sol. La deuxième année, le rendement vaut à peine les deux-tiers de celui de l'année précédente; la troisième année, le tiers seulement. La forêt peut ensuite se reconstituer et la culture redevenir possible; mais après quelques cycles, le sol se couvre d'une prairie inculte. On comprend que les envahisseurs aient facilement dominé les Mayas. Toltèques, Zapothèques, Aztèques, Espagnols se succèdent, abolissant chacun la religion des prédécesseurs, imposant une architecture nouvelle.

Au nord du Mexique, les Pueblos et les Cliff-dwellers édifièrent de grandes maisons communales. Celles de Pueblo Bonito logeaient 1,500 personnes quand les grandes sécheresses de l'an 1100 de notre ère forcèrent les habitants à déménager. La corvée de l'irrigation a toujours constitué le grand lien de la vie sociale, et la liturgie des indigènes rappelle constamment cette hantise.

L'Ohio seulement compte 3,500 monticules, plus 600 forts et murailles édifiés par les mound-builders. Ces grands travaux, qui débutèrent vers l'an 800 de notre ère, se retrouvent jusque dans la région de Kingston, en Ontario. L'activité de ces constructeurs cessa peu avant l'arrivée des Blancs, mais le peuple lui-même, sans disparaître, a peut-être simplement changé de mode de vie.

A l'est du Mississipi et dans le voisinage des Grands Lacs, les indigènes partageaient leur activité entre les travaux des champs, la chasse et la pêche. Le type classique de cette agriculture marginale est le groupe iroquois qui envahit la vallée du Saint-Laurent, vers l'an 1200. Il introduisit ses cultures de maïs, de courge, de haricot et de tabac, sur les flancs du Mont-Royal, à Lanoraie, à Stadaconé et dans la baie de Gaspé. Ce sont les Iroquois, croit-on, qui ont initié les Hurons et un peu les Algonquins de l'Outaouais aux travaux agricoles.

D'autres peuplades abandonnent les champs pour se livrer à la chasse. Des agriculteurs sioux, du Missouri, vers l'an 1000, auraient commencé à poursuivre le bison dans la prairie. Leurs rites, néanmoins, ont conservé le souvenir de leur ancienne civilisation, et l'esprit du maïs occupe toujours une place importante dans leur vie vagabonde. On ne brûle pas facilement ses dieux.

LA CIVILISATION DE L'ARC ET DU HARPON

La forêt boréale ne favorisait guère l'agriculture primitive. Si on abandonne un champ une couple d'années, immédiatement les petits bouleaux et les trembles l'assaillent. L'outillage primitif ne permettait pas de s'attaquer aux grands arbres; le feu en avait raison, mais causait rapidement une dégénérescence du sol. Il est plus facile de chasser dans la forêt canadienne, que de lutter contre la végétation. On comprend donc que cette zone fut une terre d'élection pour les peuplades restées à l'étape de la chasse. D'ailleurs, pour que l'agriculture s'implante, il ne suffit pas que les conditions du pays le permettent : les peuplades doivent avoir atteint le niveau culturel nécessaire. La vie du chasseur a ses vicissitudes. Il lui faut se plier aux caprices du gibier, épouser sa vie errante, lutter avec des armes inégales. Cette existence aux lendemains incertains exige l'éparpillement, la grande solitude, et ne favorise pas la vie sociale élaborée. La coopération toutefois peut s'y manifester. Contrairement à l'opinion courante, et que j'ai déjà partagée, l'habitant des bois n'est pas nécessairement cruel. S'il traque les bêtes, il le fait non pour le plaisir de tuer, mais par nécessité. Il les considère comme des êtres secourables, et le culte animiste de la forêt boréale consiste surtout en pratiques propitiatoires et en amendes honorables aux mânes des animaux tués.

Le chasseur amérindien comptait sur des ressources capricieuses, mais néanmoins variées. Au début de son pèlerinage sur le continent, à la fin de l'époque glaciaire, des éléphants, des bisons, des chevaux et des chameaux paissaient dans la prairie. La forêt renfermait des mastodontes, de grands ruminants, des castors géants.

À l'époque de la découverte, les nomades de la prairie chassaient le bison, les Naskapi, le caribou de la toundra, et les Indiens migrants de l'est, l'orignal, le caribou des bois, le cerf de Virginie, le wapiti, l'ours, le rat-musqué, le porc-épic, le lièvre. Les Rocheuses hébergeaient la chèvre des montagnes et le mouflon, et les territoires arctiques, l'ours polaire, le

caribou, un gros lièvre et le boeuf musqué. La gastronomie algonquine apprécie le castor, la queue particulièrement. Les Amérindiens forestiers entourent l'ours d'attentions particulières; on lui voue un véritable culte. Les Esquimaux poursuivent sur la mer les loups-marins, le morse, la baleine blanche ou béluga, — que nous nommons *marsouin* dans le Québec. — Les Nootka et Haïda de la côte du Pacifique chassent la baleine franche. Les canards et sarcelles, les outardes du Canada, les lagopèdes et les gélinottes, le huard sont les oiseaux favoris. Parmi les poissons, le doré, l'anguille, le maskinongé, les poissons blancs, les carpes, les truites et saumons, la laquaiche du lac Winnipeg, l'inconnu ou coony du nord-ouest, la truite arctique et plusieurs autres.

Sauf de rares espèces, comme le bison et le boeuf musqué, — qu'on ne chasse plus, — le caribou et le wapiti, — disparus d'une partie de leur aire originale, — ces espèces constituent encore les principales ressources alimentaires des chasseurs Amérindiens.

L'indigène allie des connaissances de naturaliste au flair aigu d'un limier. Dès son jeune âge il apprend les habitudes de la faune utile. Les pistes, l'herbe broutée, les écorces rongées, les excréments, les moindres traces lui servent d'indices. La vie du saumon, depuis l'oeuf jusqu'à l'état adulte, n'avait pas de secrets pour les Nootka; ils pratiquaient même l'empoisonnement des rivières dépeuplées.

Les principales aires culturelles qui nous intéressent ici sont celles des chasseurs de caribous des territoires arctiques, des chasseurs de bisons de la prairie, des pêcheurs de saumons de la côte du Pacifique, enfin celles des chasseurs migrants de la Cordillère et de la forêt de l'est.

Sauf sur la côte du Pacifique, on laissait habituellement la pêche aux femmes, pendant que les hommes chassaient; elles apprêtaient aussi le gibier et préparaient les peaux.

Dès l'étape de la cueillette, le primitif ajoutait du gibier à son menu. Il eut recours d'abord aux animaux qu'il pouvait prendre à la main: les mollusques, les oeufs d'oiseaux, même les poissons. La nuit, il s'emparait des oiseaux dans leurs nids. Les hommes cernaient les mammifères pour les diriger vers les précipices. Des amoncellements d'os de bisons au pied des falaises, dans l'ouest du Canada, témoignent de ces chasses rudimentaires.

Le feu fut l'un des premiers auxiliaires de l'homme. La torche a facilité la pêche pendant la nuit; l'incendie de la prairie a permis de mieux

atteindre les animaux; peut-être même faut-il lui imputer la disparition des éléphants, des chevaux et d'autres espèces.

Les premières armes ouvrées sont des assommoirs. Le porc-épic et d'autres animaux lents tombent sous la massue. La fronde atteint les oiseaux en plein vol. Le bola, un projectile qui tient à la fois de la fronde et du lasso, consiste en trois ou quatre cailloux, attachés à des cordelettes partiellement réunies en un fouet. Avec cette arme, les indigènes de la pampa sud-américaine attrapent des mammifères, et les Esquimaux de l'ouest tuent des oiseaux, à plus de cent cinquante pieds.

Pour chasser le caribou, les primitifs à l'affût attendaient que la harde traverse la rivière. En canots, ils se précipitaient sur les animaux et les tuaient à la lance. L'atlatl ou propulseur de javelots en augmentait encore l'efficacité. On le trouvait en Amérique du Sud, en Floride, en Californie et chez les Esquimaux de l'ouest. Les Esquimaux possèdent une sorte de lance très ingénieuse, le harpon. Il consiste en un long bâton, auquel est aboutée une défense de morse, se terminant par une pointe qui se détache du manche lorsqu'elle pénètre un mammifère marin. Celui-ci plonge aussitôt blessé, mais comme la pointe est attachée à une longue lanière de cuir terminée par un flotteur, il devient facile de récupérer l'animal.

Les Esquimaux utilisaient l'arc, mais c'était surtout l'arme des bandes algonquines contre l'ours et l'orignal. Fait de bois ou d'os, il était le plus souvent doublé de tendons fibreux, qui le rendaient plus élastique. La corde de l'arc était elle-même en tendon. Les flèches en bois se terminaient par une pointe en pierre ou en os.

Des indigènes de l'Amérique du Sud, (comme ceux de l'île Bornéo), chassent avec la sarbacane, — le *blow gun*, — un long tube renfermant une flèche empoisonnée. Avec la seule force de leur souffle, les indigènes lancent le projectile à trois cents pieds.

Les trappes de toutes sortes, depuis la fosse, jusqu'au collet et aux pièges élaborés, complétaient l'arsenal des chasseurs.

Pour la pêche, on recourait parfois à l'arc. Une lance spécialisée, le nigog, s'employait chez les Indiens de l'est du Canada pour pêcher au flambeau l'anguille et l'esturgeon. Semblable à un trident, elle comprend une pointe centrale et deux crochets latéraux qui retiennent la proie. Les Esquimaux pêchent ainsi le saumon et la truite arctique dans les eaux peu profondes.

Les agrès de pêches comprenaient surtout les hameçons d'os ou de

bois et le filet. Les Indiens de la vallée du Saint-Laurent tressaient leurs filets en fibres d'ortie, d'apocyn et de liber de tilleul. Dans l'arctique, les racines de saule remplissaient le même office. Les Naskapi du nord du Québec, anciennement, ignoraient l'usage du filet et pêchaient avec une ligne dormante faite de lambeaux d'écorce de saule, retenant un gros hameçon de bois. Les Mistassins y recourent à l'occasion. Au moyen d'un hameçon attaché à un long bâton qu'ils promènent dans les rapides à l'époque du frai, les Esquimaux font d'abondantes prises de truites. Sur la côte du Pacifique, des pêches en claies de fascines et des nasses élaborées sont les principaux appareils.

La technique de la chasse et de la pêche varie avec les animaux et la saison. Dans la prairie on cerne les troupeaux pour les renfermer dans des fourrières, — les *buffalo pounds*. — Les Naskapi dirigent les caribous vers la rivière pour mieux les atteindre avec l'épieu. L'Esquimau, dans la toundra plate, s'avance courbé en imitant la démarche et le panache de l'animal; les chasseurs forestiers de l'est appellent l'original avec le bourgot d'écorce de bouleau et leurrent les oiseaux, en imitant leurs cris. Dans l'Amérique du Sud, — comme en Chine, — la calebasse sert d'amorce aux canards. Quand le gibier s'est habitué à ces objets flottants, des chasseurs se recouvrent la tête d'une demi-calebasse, s'installent dans le marécage et prennent à la main les canards trop confiants qui approchent. Les Esquimaux s'aident des chiens pour cerner l'ours polaire et pour repérer les trous respiratoires des phoques, cachés par la neige.

La pêche se pratique aussi bien l'hiver que l'été avec des filets placés sous la glace.

Le produit de la chasse et de la pêche se consomme frais ou rôti. Avec les voisins revenus bredouilles, les chasseurs plus heureux partagent leur prise. Aux périodes d'abondance, ils fument du poisson, et font sécher la chair des ruminants. L'absence des moyens de conservation ne permet guère d'accumuler des provisions. Les indigènes, d'une façon générale, ne sont pas plus imprévoyants que les Blancs; ils font ce qu'ils peuvent dans les conditions du pays, et s'ils pêchent par excès d'optimisme, ils se comportent en définitive comme nos populations.

L'arrivée des Européens a transformé la vie des chasseurs amérindiens. Les chevaux des Espagnols, naturalisés dans la prairie, facilitent la chasse au bison. Le lasso, maintenant, se met de la partie. Les armes à feu vont porter la mort à distance.

Les indigènes, autrefois, chassaient pour leur subsistance seulement;

mais on compte sur eux désormais pour relancer dans la forêt le castor, la martre, le renard, le vison, l'hermine et le rat-musqué.

La traite débute avec des neveux de Cartier en 1560. Après la fondation de la colonie, les coureurs des bois commencent leur vie aventureuse. En 1660, Radisson et Des Groseilliers se font saisir par la Couronne leur charge de fourrures qui sauve la finance de la colonie, mais pas la leur. N'ayant pu obtenir de compensation, incapables de pratiquer leur métier avec profit en Nouvelle-France, ils se mettent au service de l'Angleterre et s'installent en 1668 sur la baie James. Deux ans plus tard, grâce à leurs soins, naissait la Compagnie de la Baie d'Hudson (*The Governor and Company of Adventurers of England trading into Hudson's Bay*). En 1674, commence l'activité de la *Traite de Tadoussac* (ou « ferme de Tadoussac » ou « traite du domaine »), un monopole de l'état qui devait durer jusqu'à la fin du régime français. Des compagnies rivales se forment, la *North West Company* et d'autres, qui devaient plus tard se fusionner avec la Compagnie de la Baie d'Hudson. Les chasseurs indigènes adoptent non seulement les armes des Blancs, mais aussi leur nourriture, leurs vêtements et leurs maladies. Le commerce des fourrures entraîne le métissage et le goût néfaste de l'eau de vie. Les Sauvages ne seront plus jamais ce qu'ils étaient : la traite des fourrures en a fait des commerçants de produits de luxe.

LA MAISON QUI VOYAGE

Vous avez dormi déjà à la belle étoile, libres de la claustration des demeures? Au-dessus, des astres nouveaux qui s'allument sans cesse, le ballet des aurores boréales, le feu d'artifice des étoiles filantes, la lune qui joue à cache-cache. Sans doute, le confort laisse assez à désirer. J'ai passé des nuits en plein air dans les monts Otish et les Torngat par des températures de 28 à 30 degrés F. Dans la toundra sans arbres, claquant des dents, baignant dans une mare glacée, la figure fouettée par la pluie mêlée de cristaux de neige, pendant onze heures j'ai vécu intensément chaque seconde et je songeais avec nostalgie aux déserts de l'Arizona, où la nuit pourtant s'agrémentait de la crécelle des serpents à sonnette. L'homme n'est pas bâti pour notre planète : il lui faut une demeure et ce fut de tout temps l'une de ses préoccupations.

L'architecture primitive est en fonction du milieu géographique, des matériaux disponibles et du degré culturel des peuplades. Les pays cal-

caires perforés de cavernes offrent des possibilités qu'on ne trouve plus en plaine. On ne vit pas dans les déserts comme dans les pays pluvieux, dans les marécages comme sur les plateaux drainés, dans la forêt enneigée comme sur les îles tropicales.

Les matériaux varient suivant les caprices du climat et les aléas de l'histoire géologique. On ne trouve pas partout une terre meuble pour les terrassements, de l'argile à brique, des écorces pour la paroi des demeures, des roseaux et des feuilles qui se tissent. Les peaux des animaux conviennent mal aux pays humides. La toundra manque absolument de bois.

La présence seule d'un matériau n'en impose pas l'usage. La population doit atteindre d'abord le niveau culturel approprié et posséder l'outillage adéquat pour en tirer parti. Le ciment des Mayas, extrait des calcaires brûlés, suppose une civilisation avancée. L'agriculteur et le pêcheur sédentaires habitent une demeure fixe. Le Tsimsyan mi-sédentaire se paie le luxe d'une double résidence : une maison familiale dans son propre territoire de pêche et une maison communale, où il retourne à l'automne, à l'embouchure de la Skeena. Le chasseur nomade possède une demeure assez souple pour suivre le gibier à la trace. Enfin, les contacts entre voisins, pacifiques ou hostiles, favorisent l'échange des matériaux, l'adoption des outils et l'évolution des styles.

Visitons quelques-unes de ces maisons, mais rapidement, comme aux jours d'avant-guerre, à l'époque où les migrants des grandes villes déménageaient leurs pénates sous la pluie du premier mai.

Au sud-ouest des Etats-Unis habitent les Indiens Pueblo distribués en quatre familles linguistiques différentes, mais possédant un caractère commun, l'agriculture, et partant des demeures fixes. Cette particularité leur a valu le nom de *Pueblo*, « village, peuplade » en espagnol. Sur les corniches de cendre volcanique ou de pierre tendre, ils ont creusé des cavernes flanquées extérieurement de pièces étagées. Ces postes élevés assuraient la surveillance des jardins de la vallée et la protection contre les attaques. Au sommet des mesas ou dans la plaine, ils ont édifié des demeures de pierre ou de briques de terre séchées au soleil. L'un de ces villages d'adobe les plus pittoresques, Taos, au Nouveau-Mexique, comprend deux maisons de trois étages logeant chacune trois cents personnes. Chaque famille habite un appartement accessible par l'extérieur. Les toits plats sont en poutres de pins recouvertes de terre séchée. Au Mexique et dans l'Amérique centrale, les constructions de pierre sont nombreuses, mais habituellement on réserve ce matériau pour les temples. Les Mayas fabri-

quent des piliers de pierre et des murs lambrissés de ciment recouvert de fresques. Ils ignorent l'arc cintré, retenu par une clef de voûte, mais connaissent néanmoins une arche rudimentaire, inspirée de la construction pyramidale.

Les mound-builders élevaient des murs, des cônes, des pyramides de terre libre, de grandes enceintes circulaires, d'immenses effigies de serpents ou d'éléphants qui se voient mieux en avion que sur terre. Ils construisaient, toutefois, leurs demeures en palissades de pieux, comme l'attestent les moulages du sol.

Les ancêtres des Esquimaux ou leurs prédécesseurs, dans l'est du pays, vivaient dans des maisons carrées en blocs erratiques, à demi-enfouies dans le sol. On y accédait par une porte latérale. Le toit plat, en os de baleine ou en bois charrié par la mer, était revêtu d'une couche de sol. Les Esquimaux de l'ouest du pays se fabriquent encore des demeures à demi-dissimulées dans le sol, faites d'une charpente intérieure de bois flotté ou d'ossements de baleine et revêtues de terre. Les Athapascans possèdent des abris semblables, mais la neige plus abondante les oblige à percer l'entrée dans le toit; en guise d'échelle, on utilise un simple tronc d'arbre encoché et placé obliquement. Dans un fjord inexploité entre la baie d'Ungava et l'Atlantique, j'ai trouvé une cabane hivernale d'un type inusité dans cette partie du pays : un réseau de branches d'aulnes recouvert de blocs de tourbe. L'hiver, des groupes d'Esquimaux se fabriquent des iglous de neige. Construction ingénieuse, en forme de dôme, fermée par une clef de voûte. Comme on le sait, les Egyptiens et les Grecs n'ont pas connu la clef de voûte.

Dans les pays chauds, les indigènes ont des maisons de feuillage ou de chaume. Les Salish de la Colombie britannique possèdent des tentes coniques faites de nattes de roseaux. Dans les hammocks des marécages de Floride, les habitations surélevées des Séminoles les protègent contre l'humidité et les animaux sauvages. Le Vénézuela comptait de véritables palafittes; ces villages lacustres ont donné leur nom au pays, qui signifie la « Petite Venise ».

Les Iroquois, séjournant quelques années au même endroit, possédaient des cabanes rectangulaires faites de morceaux d'écorce de cèdre ou d'orme. Les Indiens de la côte du Pacifique, avant la venue des Blancs, construisaient des maisons de planches avec le cèdre de Colombie. Ce bois se fend facilement avec des haches primitives.

Les wigwams d'écorce de bouleau des migrants algonquins sont coniques ou en forme de dôme. Pour construire les premiers, on appuie

l'une sur l'autre des perches qu'on lambrisse de pièces d'écorce de bouleau, retenues par une deuxième rangée de perches à l'extérieur. L'ouverture béante du cône sert de cheminée. La tente en dôme se fait avec les longues baguettes des saules arbustifs, plus flexibles que les conifères, qu'on plante dans le sol aux deux bouts pour former un demi-cercle. Très fréquente chez les Ojibways, elle sert davantage pour les sueries chez les bandes de l'est. Le wigwam conique se dressait en moins d'une heure. Pour le voyage, on conservait l'écorce enroulée, mais on ne gardait pas les perches, faciles à remplacer.

Les Naskapi de l'Ungava, vivant dans un pays dépourvu de bouleaux, recouvraient leurs abris, rectangulaires ou coniques, de peaux de caribous épilées.

Le tipi de peaux de bisons de la prairie ressemble beaucoup au wigwam conique, sauf par un détail fondamental. Près du sommet, deux ailes, jouant l'office de ventilateur et de cheminée, pouvaient s'orienter suivant la direction du vent. Comme le cuir se coud mieux que l'écorce de bouleau, la charpente intérieure suffisait pour retenir la paroi.

Les peaux de caribous et de bisons, moins combustibles que l'écorce de bouleau, présentent un grave inconvénient. Déjà plus lourdes que l'écorce, elles le sont bien davantage une fois trempées par la pluie. La cotonnade plus pratique a remplacé les matériaux primitifs. Néanmoins l'architecture des anciennes demeures subsiste à côté de styles nouveaux. Les Montagnais-Naskapi utilisent cinq ou six sortes de tentes, adaptées à des conditions particulières.

Les Esquimaux de l'est emploient la tente de temps immémorial, même l'hiver, et des secteurs de l'Ungava ignorent l'iglou de neige sauf pendant les voyages. La tente moderne de coton ressemble à un dôme oblong; cette forme résiste mieux aux grands vents. Construite loin de la forêt, en fonction de la rareté du bois, elle ne requiert que deux perches verticales supportant celle du toit. Lors des déplacements, on conserve ces pièces précieuses.

Vous avez connu la corvée des déménagements? Les meubles encombrants, les mille riens qu'on ne se décide jamais à mettre au rancart. Le chasseur indien, lui, déménage plusieurs fois chaque année. Et pas seulement ses meubles, mais l'habitation elle-même. A une heure d'avis, la famille décabane, et toutes ses richesses, — maison, poêle, ameublement, provisions, — prennent place dans le canot avec le chef de famille, sa femme, les enfants, les chiens.

Malgré sa simplicité, il faudrait tout un lexique pour décrire la demeure indigène. Chaque piquet, chaque élément, a son nom propre, même son verbe. Et ce vocabulaire se complique avec la variété des tentes allant du type unifamilial au type communal. Les chasseurs Naskapi logeaient souvent six familles ensemble. Si votre notion de l'intimité conjugale est un peu rigoureuse, n'habitez pas chez les chasseurs de caribous.

Les Montagnais-Naskapi installent leur résidence d'hiver après les premières bordées. On a soin de laisser une couche de neige sur le sol, parce qu'elle protège mieux contre le froid que la terre gelée. Des branches de sapin, imbriquées comme des bardeaux, constituent la plus odorante et la plus moelleuse des litières. Pas de nettoyage, on la remplace au besoin. Pas de chaise, ni lit, ni table. On couche sur le sol, l'un à côté de l'autre, aux places prévues par le code d'étiquette. Une peau d'ours ou de caribou constitue un matelas isolant, à condition de l'aérer chaque jour. La nuit se passe dans des fourrures de caribou ou des douillettes de lanières de peaux de lièvre ou des couvertes de laine achetées aux postes de traite. Près de la porte d'entrée, une pile de bois pour la nuit. Pour tout ameublement, le poêle de tôle légère, au centre de la pièce, une couple de caisses adossées au mur et servant de tablettes, un petit coffre pour les objets précieux, probablement une machine à coudre portative et un gramophone. Une chaudière à eau, deux ou trois chaudrons pour cuire les aliments, une poêle à frire, quelques assiettes et ustensiles, des tasses de fer-blanc, c'est là toute la richesse de la maisonnée, à part les armes à feu et les pièges. Les indigènes conservent ces objets avec soin, imaginent de nouveaux usages si ceux-ci ne peuvent remplir leur fonction primitive et ne les jettent qu'à l'extrême limite. Les Blancs qui rencontrent des Indiens dans les bois rapportent souvent qu'ils sont gaspilleurs et abandonnent volontiers dans les portages le gramophone ou la machine à coudre. Cette opinion vient d'une observation superficielle. Ne pouvant tout porter à la fois, l'indigène laisse fréquemment des objets dans des caches, et rien n'est aussi peu caché.

L'hiver, le vestibule de la tente élimine les courants d'air et abrite une provision de bois. On place les vivres à l'extérieur sur des plateformes élevées à six pieds du sol, hors de la portée des chiens et animaux sauvages.

Pendant l'été, le feu de camp se prépare souvent en plein air et son style varie avec les peuplades et les régions. Dans la tente sans cheminée, un feu central enfumait la demeure. Ce foyer, encore fréquent dans l'Un-gava au début du siècle, a fait place au petit poêle de tôle légère pesant

moins de dix livres. J'ai campé l'hiver à la périphérie de l'Ungava avec une famille mistassine. Quand le chef de la maison, avant le coucher, bourrait le poêle de morceaux d'épinettes, le thermomètre montait rapidement à 95°F., quelque soit le temps dehors; mais le matin, quel changement quand le feu était mort, et qu'il faisait 30 degrés sous zéro à l'extérieur!

Les Montagnais-Naskapi s'éclairent à la chandelle; mais autrefois, ils n'avaient que le feu de camp et les torches de bouleau, employées également pour la pêche nocturne ou les signaux. Ailleurs, on a utilisé le bois résineux, et, sur la côte du Pacifique, l'eulachen ou candlefish. Ce poisson huileux que l'on faisait sécher entre également dans l'alimentation. En jetant au besoin de l'huile de poisson sur la braise on obtenait une flamme vive. L'huile des animaux marins trouve le maximum d'utilisation chez les Esquimaux. A la fois source d'éclairage et de chauffage dans l'igloo de neige, la lampe esquimaude, ajoutée à la chaleur humaine, permet d'entretenir la température idéale, qui est de 32° à 38° Fahrenheit. Il s'agit d'un plat semi-circulaire creusé dans la stéatite, une pierre qui se raie à l'ongle et se travaille au couteau. Des touffes duveteuses de linai-grette, — ou coton arctique, — servent de mèches. Les Esquimaux du caribou, à l'intérieur des territoires du Nord-Ouest, n'ayant pas d'huile à leur disposition, recourent aux arbustes et aux lichens.

Dans les pays secs, comme la prairie et la toundra, le soleil seul réussit à dessécher la chair des animaux qu'on conserve. Les Montagnais-Naskapi recourent au feu de braise qu'on alimente finalement de bois pourri quand le boucanage s'impose.

La viande fraîche est parfois rôtie à la broche, et le poisson, frit dans la poêle, mais le plus souvent l'un et l'autre se consomment bouillis. Le pain, introduit par la traite, se cuit à découvert à côté du feu de camp ou sur le poêle, ou même dans le sable chaud sous la braise. Le poisson, enveloppé d'argile, peut se placer dans le feu vif. Avant l'arrivée des Blancs et l'introduction des chaudrons de métal, la cuisson par ébullition était des plus rudimentaires. Des paniers d'écorce de bouleau, remplis de liquide, pouvaient résister à la flamme parce qu'ils étaient rétrécis vers le haut. Ce style se retrouve dans les paniers des Têtes-de-boule du haut Saint-Maurice, les chefs-d'oeuvre de la vannerie amérindienne. Les Iroquois, qui n'avaient pas d'écorce de bouleau dans leur aire originale, mais qui fabriquaient de la poterie, bouillaient les aliments en plaçant dans le liquide des cailloux chauffés au rouge. On ne demandait pas aux convives s'ils désiraient la viande à point.

PORTAGE DANS LA FORÊT

Il y a plus de dix mille ans, des chasseurs audacieux, au visage cuirré, poussés par la faim, fouillent la mer vers le soleil levant. Marchant sur la glace ou ballotés par la houle sur leurs canots de peaux de phoque, ils atteignent un continent inconnu des hommes. Sous le souffle chaud, le pays nouveau se libère lentement de sa carapace de glace. Avant l'avènement de la forêt, la toundra invite le voyageur asiatique à ses premières cueillettes, à ses premières chasses. Traquant le gibier dans les terres, il assiste probablement à l'agonie du mammoth poilu et du mégathérium géant. À mesure qu'il avance dans le temps et dans l'espace, suivi de millénaire en millénaire par de nouvelles hordes asiatiques, le souvenir de son acheminement s'estompe avant de sombrer irrémédiablement.

L'un des premiers venus, l'Algonquin, suit le littoral arctique jusqu'au fond de la baie d'Hudson, ou longe la prairie peuplée de bisons, pour se buter un jour contre le bouclier canadien, envahi par les épinettes drues comme les flèches d'un carquois. À moins toutefois d'avoir fait halte dans la toundra où l'emprisonna lentement la forêt de conifères émi-grant vers le nord à la faveur d'un climat plus tempéré.

Incapable de se forger des outils pour tailler des routes dans le taillis, sans animaux de trait, il pouvait voyager l'hiver en raquettes et en tobagan; mais l'impossibilité de poursuivre le gibier au cours de l'été l'aurait réduit à la famine dans un pays pourtant grouillant de vie, si la rivière et le lac, innombrables comme l'étoile, n'avait offert un chemin fluide où glissent, à la cadence de l'aviron, les nefes d'écorce. Grâce à son alliance avec le bouleau, l'Algonquin pût s'établir dans le plus vieux continent de la terre avec ses wigwams, ses huttes à vapeur, ses ustensiles et ses canots d'écorce, et y développer une culture autochtone.

Le nord de l'Asie, également, a vu s'édifier une civilisation du bouleau, mais peut-être sans relations directes avec celle d'Amérique. Cette écorce s'impose d'elle-même et facilite les convergences. D'ailleurs, si l'ancêtre algonquin, comme on le croit, atteignit le rivage américain avant la disparition du glacier, il ignorait peut-être complètement les arbres.

Le bouleau produit un bois dur, vulnérable à la morsure des champignons et des insectes. On voit fréquemment des troncs vidés, réduits à l'écorce qui seule, les Ojibways nous l'assurent, jouit de la protection du bon génie Winabojo. Les botanistes, moins mystiques, attribuent le phénomène au tannin. L'écorce consiste en un liège compact, mais comme

la croissance annuelle fait alterner des cellules aux parois minces avec d'autres à parois épaisses et rigides, le tissu se réduit facilement en feuillettes. L'indigène en est sûr, ce n'est pas le hasard qui a vêtu le bouleau d'un tissu fin et étanche, malléable à la chaleur et se pliant à des usages innombrables.

Pour construire le canot, l'homme et sa femme travaillent pendant une semaine. Au début de l'été, ils ont cherché un gros arbre, de dix à quinze pouces de diamètre, droit et sans loupes. Conscient de son geste, l'homme invoque la terre et l'esprit du bouleau, fait une offrande de tabac, entaille l'écorce avec un couteau et dépouille l'arbre de sa tunique.

Il rassemble ensuite la charpente. Les pièces du fond et les varangues espacées qui les retiennent sont habituellement en cèdre, un bois qui se fend bien avec des outils primitifs; les pinces et le carreau, plus exposés aux chocs, plutôt en bouleau. On monte d'abord la bordure en y attachant les barres transversales avec du liber fibreux ou des radicules. Entre des piquets plantés dans le sol et dessinant la forme du canot, se place ensuite l'écorce, face argentée en-dedans. On y coud le carreau avec de fines racines de pin gris ou d'épinette. Ensuite on tapisse l'intérieur de minces planchettes de cèdre, maintenues en forçant les côtes du canot dans des encoches. La squaw calfate de poix, faite de résines de sapin, de pin blanc ou d'épinette et rendue plus onctueuse par l'addition de suif fondu.

Le vaisseau, sobrement décoré, peut maintenant fendre l'eau. Sa longueur varie de douze à dix-huit pieds, son poids, de trente à soixante livres. Il porte une charge de cinq cents à mille livres; mais à l'âge d'or de la traite des fourrures, le rabaska de trente-six pieds de long, manoeuvré par dix hommes, transportait près de quinze mille livres. De telles embarcations reliaient Montréal à Winnipeg avant l'avènement du chemin de fer et firent la fortune de ces villes.

Avec le canot d'écorce, les Amérindiens pêchent et poursuivent le gibier; il permet à l'Ojibway la cueillette du riz sauvage. L'embarcation ne se prête pas aux grandes traversées. Et cependant, sur leur grand lac, les Mistassins avironnent de longues heures, les yeux baissés, de crainte d'éveiller les esprits chagrins, maîtres des vagues. Les jours de vent, ils improvisent une voile, aujourd'hui une couverture de lit, autrefois un vélin d'ornignal ou une écorce de bouleau. Par mauvais temps, ils attendent volontiers plusieurs jours sur la grève; mais la tempête ne les effraie pas: si elle les surprend sur l'eau ils savent l'affronter. J'ai vu des Montagnais-Naskapi, muscles tendus et figure impassible, pendant deux heures de tem-

pête, déjouer la lame traîtresse et, à la cadence accélérée de l'aviron, arriver sains et saufs au havre.

L'écorce fragile de bouleau supporte mal l'exposition au soleil. L'indigène remise donc son canot dans la broussaille. Lorsqu'un flanc se fendille, il coud aussitôt l'ouverture et l'enduit de résine. Si la perforation ne se décèle pas facilement, il applique les lèvres sur la paroi et par succion découvre le point à calfater.

Figurez-vous une randonnée dans la forêt d'épinettes et les tourbières aux éricacées emmêlées! Le voyageur s'empêtre et trébuche, la maille de la végétation le retient comme la toile d'araignée emprisonne l'insecte. Fort heureusement, l'est du Canada est perforé de lacs sans nombre, reliques de la glaciation quaternaire. La glace a creusé des auges, approfondi des cuvettes, intercepté des vallons par le barrage des moraines et donné naissance aux tourbières. Seul le canot léger permet au primitif de se transporter avec aisance; il glisse sur les lacs et serpente les ruisselets, puis vient fréquemment buter contre la muraille des arbres. Kapotagen! Le portage! Voyez les indigènes dans la piste battue qui évite le rapide, relie les lacs et la source des rivières! Une charge de mulot sur le dos, attachée au front, ou le canot renversé sur la tête, ils avancent comme de monstrueux reptiles, entre les arbres, dans le sentier étroit usé par le mocassin.

Un jour vient où le feuillu se réveille éclaboussé de rouge et d'ocre. Le cours d'eau bientôt cristallise et fige le chasseur dans sa solitude; jusqu'au printemps, le canot renversé dormira sous une couche de neige. Pourtant c'est la saison où le chasseur domine réellement la forêt. Pendant que la neige molle ralentit le gibier, l'Indien voltige en raquettes. Faites d'un cadre vaguement ovale, dans lequel on a tressé un réseau de peau crue, leur forme varie avec les régions et les peuplades et la qualité de la neige.

Le chasseur amérindien ne s'encombre pas l'hiver d'une charge accablante. L'épaisse couche de neige l'invite à construire un véhicule approprié : la tobagane ou traîne sauvage repose sur toute sa surface et n'enfoncé pas comme le traîneau. Avec la hache, le chasseur s'est taillé deux planches de bouleau de six pieds de long, de cinq pouces de large et d'un quart de pouce d'épaisseur. Pas un clou n'entre dans la structure : des barres transversales retiennent les deux planches, placées côte à côte, et attachées avec de la babiche. Une fois la partie antérieure de la traîne recourbée à la chaleur du poêle, on attache un travail.

Tirée par des chiens et par l'homme, la tobagane glisse sur la neige folle ou durcie, jusqu'au jour où le soleil printanier la rive à la neige fon-

dante. On la remplace alors par des traîneaux chaussés de patins qui élèvent la charge au-dessus des flaques d'eau. Encore faut-il décamper avant que le soleil n'amolisse la surface, marcher sans raquettes sur la croûte dès trois heures du matin, prendre un deuxième repas à huit heures, dresser le camp à midi, et presque aussitôt, le souper englouti, s'envelopper dans ses couvertures pour reprendre de nouveau le licou avant l'aurore.

Quand le voyageur ne veut pas alourdir sa marche et s'encombrer d'une tente et d'un poêle, il recourt aux « barricades », de grandes tranchées de douze pieds par six, creusées dans la neige avec la raquette. A une extrémité, le feu de camp; à l'autre, sous un baldaquin de branches, une litière de sapinages où l'on se couche dans une couverture de lanières de peaux de lièvres.

Les variations du climat, de la flore et de la faune, les habitudes des peuplades et la structure physiographique du pays ont créé la diversité des moyens de transport. Pas de raquettes sur la côte du Pacifique, car l'hiver y est trop court; les Esquimaux qui marchent sur la croûte durcie l'ignorent également; mais ceux de l'Ungava l'empruntent à l'occasion aux Naskapi. Les Esquimaux n'utilisent pas de traîne sauvage, faute de bois approprié et d'ailleurs les précipitations sont habituellement faibles dans leur territoire. Les traîneaux esquimaux ont des patins de boue gelée et polie. Les chiens attelés en éventail n'ont pas l'obstacle des arbres. Dans la forêt, par contre, l'attelage à la queue leu leu s'impose.

La prairie occupe le lit d'une mer de l'époque secondaire. Les cours d'eau sont rares; les arbres font défaut. Sans bête de selle, l'ancien nomade chassait à pied; mais pour le portage, il recourait aux travois attachés aux flancs d'un chien. Sur les poteaux de tente servant de travaux et dont une extrémité traînait à terre, on ficelait une charge de 25 à 50 livres. Quand le nomade de la prairie adopta le cheval, introduit par les Espagnols, sa nouvelle bête de somme pût traîner des charges plus lourdes et l'on accrût dès lors la dimension du tipi.

L'écorce à canots est prélevée à la fin du printemps. Lors des dégels hâtifs, dans les Provinces Maritimes, les Malécites utilisaient fréquemment la peau d'orignal pour la paroi des canots comme font encore des Indiens du Nord-Ouest. Des bandes algonquines de régions mal pourvues employaient parfois l'écorce d'orme ou d'épinette. Dans la Cordillère, l'écorce d'épinette servait de préférence à celle du bouleau. Les Iroquois, vivant en marge de l'aire du bouleau à papier, importaient de l'écorce pour les canots, mais plus souvent employaient l'écorce d'orme ou se creusaient des pirogues dans un tronc d'arbre. Cette embarcation lourde ne pouvait

convenir qu'à des sédentaires. Les maîtres constructeurs des vaisseaux de bois, les peuplades de la côte du Pacifique, les sculptaient dans des troncs géants de cèdre ou de peuplier. Certains dépassaient soixante pieds de longueur.

Les balsas de roseaux, faits de faisceaux de chaume savamment entrelacés, n'ont pas servi au Canada; mais on en rencontrait fréquemment chez les peuplades du Nevada et de la Californie.

Les Esquimaux n'avaient pas de forêts à leur disposition, sauf par exception des forêts marginales. La mer néanmoins leur apportait du bois flotté, qu'ils recueillaient soigneusement pour fabriquer la carcasse de leurs embarcations, l'umiak et le kayak, habillés de peaux de phoques. L'umiak, ou canot de femme, peut transporter une vingtaine de personnes. Le kayak, par contre, entièrement recouvert de peaux de phoques, sauf l'ouverture centrale, n'admettait qu'une personne et, exceptionnellement deux au Groënland.

Le canot d'écorce de bouleau a fréquenté tous les lacs et toutes les rivières de l'Atlantique aux Rocheuses. Les Naskapi eux-mêmes, vivant dans un pays dépourvu de bouleaux, achetaient de l'écorce des Montagnais du Saint-Laurent pour construire leurs canots.

Sans l'écorce de bouleau, l'Amérindien, puis le Blanc, n'auraient jamais conquis la forêt boréale. C'est le canot qui a porté dans les pays neufs Champlain, Radisson, Jolliet et La Vérendrye; c'est lui qui a conduit au cœur du continent, sur de minces filets d'eau, coureurs des bois et voyageurs, et facilité la traite des fourrures. Et encore aujourd'hui, sans le canot de toile, explorateurs, forestiers, arpenteurs et prospecteurs ne réussiraient jamais à franchir la forêt de conifères.

Le folklore des colons français ne pouvait ignorer cette embarcation. Les « chansons de canots » entrèrent dans le répertoire des veillées de campagne. Sur une légende française, rattachée au vieux thème moyenâgeux de la chevauchée des morts, se bâtit un mythe nouveau. Maintes fois, dans les nuits poudreuses de Noël, au retour de soirées trop prolongées, des témoins véridiques virent naviguer entre les étoiles, sous les coups accélérés de l'aviron, et dans un tintamare d'enfer, le grand canot d'écorce de la chasse-galerie.

VÊTUS DE PEAUX DE BÊTES

Récemment, un massif volcanique de l'Oregon a livré aux archéologues les traces du plus ancien commerce de l'Amérique. Quatre pieds de

Pierre ponce conservaient un étalage de soixante quinze sandales en fibres de *sagebrush*. Un indigène, même extravagant, ne possède pas un nombre aussi imposant de sandales; il s'agit sans doute de l'établissement d'un manufacturier ou d'un détaillant. L'étude du carbone-14 attribue à ce matériel 9000 ans.

Si l'indigène de la forêt humide de Guyane se contente d'un pagne minuscule, cette mode ne convient guère au climat canadien. À la rigueur, les indigènes de la côte tempérée du Pacifique et du sud des Etats-Unis auraient pu vivre nus.

Les Hopi du sud-ouest américain et leurs ancêtres, les cliff-dwellers, cultivaient le coton. Au Pérou, on filait la laine de lama et d'alpaca. Les Salish élevaient de petits chiens qu'ils tondaient régulièrement. Les Tlinkit mêlaient le poil de chèvres sauvages à la fibre libérienne du cèdre jaune. D'autres emmaillotaient leurs enfants dans des lambeaux d'écorce de cet arbre et s'en tissaient des tuniques. Les Amérindiens travaillaient habituellement sur un métier vertical.

Sur la côte du Pacifique, au Canada, et de l'Arizona au Chili, le vêtement de tissu dominait. Ailleurs, on employait surtout la fourrure, idéale par temps froid, mais insupportable à la chaleur et à la pluie. L'indigène, assez bien habillé l'hiver, dut attendre la venue des Blancs pour adapter sa garde-robe à la saison chaude.

La faune canadienne offrait un grand choix de fourrures. Le bison de la Prairie et le boeuf musqué du Nord-Ouest donnent un cuir rigide, mais ces régions hébergent heureusement des caribous et des antilopes. La peau lourde de l'ours constitue un bon isolant pour les dormeurs se couchant sur la terre gelée. La peau de loup-marin, épilée ou non, procure des vêtements imperméables. Les indigènes du Pacifique portaient à l'occasion des robes de loutre de mer qui commanderaient aujourd'hui un prix astronomique. Les habitants de la forêt boréale disposaient de pelleteries de castor, de martre, de vison, de rat-musqué, de lièvre et d'écureuil. Le renard, le loup, le carcajou, même le chien, s'employaient pour border les capuchons. La peau duveteuse du huard tenait lieu de fourrure chez les Esquimaux. Toutefois, le cuir par excellence restait celui des cervidés : originaux, caribous et cerfs de Virginie. La robe du wapiti, trop raide, s'employait exclusivement en literie. L'Esquimau de l'ouest utilise sept caribous annuellement pour le vêtement et la couverture. Ceux de l'Ungava doivent s'en passer parce que l'espèce se raréfie. L'Ungava, qui comptait plus de trois cents mille caribous vers la fin du siècle dernier,

n'en héberge plus que cinq milles qui disparaîtront d'ici dix ans si l'on n'y prend garde.

Les Indiens du Saint-Laurent épilaient généralement la peau des cervidés. L'air sec de l'arctique dispensait de recourir à cette opération. Les indigènes savaient tanner les cuirs. Pour cela, lors de la chasse, les Naskapi et Esquimaux enroulent les pelleteries et les abandonnent à leur sort pendant quelques jours. Une légère putréfaction permet d'arracher facilement le poil au moyen d'un grattoir en os. On râcle ensuite la face interne pour la débarrasser de la graisse et des débris de tissu conjonctif. La peau, une fois séchée, acquiert de la souplesse au battage. Pour la tanner, on l'imprègne ensuite d'un mélange de cervelle, de foie et de graisse. Quelques jours plus tard, on fume le cuir au-dessus d'un feu de bois pourri, puis on le secoue et on l'étire pour lui donner la souplesse du chamois. Les Esquimaux, parfois les Naskapi, recourent à l'urine fermentée pour le tannage, mais ces cuirs conservent indéfiniment une odeur ammoniacale. La peau de phoque, utilisée pour les bottes esquimaudes, est assouplie par une longue mastication. Après quelques jours de fermentation dans l'eau, la pellicule noire s'enlève facilement, et l'on obtient un cuir blanc, mais une odeur désagréable persiste.

Autant de familles, autant de couturiers et fréquemment, les hommes ne dédaignent pas cette occupation. La plupart des tentes possèdent une machine à coudre portative, mais autrefois, tout se cousait à la main avec des aiguilles d'os ou d'ivoire. Dans le désert américain, la fibre d'agave joue l'office de fil à coudre. Au Canada, les filaments des tendons de cervidés ou de mammifères marins remplissent cette fonction. Aucun fil ne vaut ce matériel. Par contre, les aiguilles d'acier sont supérieures à l'outillage primitif.

Chaque tribu suivait ses modes particulières. Le vêtement des chasseurs de la forêt boréale peut se ramener néanmoins à quelques caractéristiques générales. Fait entièrement de peau tannée de cervidé, il comprend chez l'homme une ample chemise s'arrêtant aux cuisses et s'enfilant par la tête. Un long pagne étroit retenu à la taille, passe entre les jambes et retombe devant et derrière. Des jambières atteignent les hanches. Le vêtement féminin descend aux genoux, et s'agrémente d'une ceinture; les guêtres rejoignent le bord et il n'y a pas de pagne. Les manches des vêtements, féminins ou masculins, sont parfois détachables, et les mocassins, fréquemment surmontés de guêtres cousues. Un adulte en use une quinzaine de paires annuellement. Par temps froid, on portait une longue tunique, épilée ou non, mais dans ce dernier cas, avec poil à l'intérieur.

Un casque de fourrure et des mitaines complétaient l'ensemble. Le vêtement d'hiver des Naskapi avait un capuchon en plus.

Les chasseurs forestiers s'habillent maintenant aux magasins de traite. Ils se contentent d'un veston et d'un chandail, quand l'ancienne tunique fourrée des Naskapi, ou le parka esquimau les protégeraient bien davantage. Certaines traditions vestimentaires, toutefois, persistent encore. Aux grands froids, les hommes remplacent le pagne par une peau de rat-musqué; plusieurs s'entourent le cou d'une étole d'hermine ou placent du duvet à l'intérieur de leurs sous-vêtements. La couverture en lanières de peaux de lièvres tricotées s'emploie de préférence à la peau d'ours ou de caribou, parce que les mailles permettent une meilleure aération.

Le vêtement des enfants a subi moins de transformations. Jusqu'à la disparition relative du lièvre vers 1945, les bambins du lac Mistassini jouaient toujours en parka de peau de lièvre tricotée. Quant aux bébés, on les emmaillote comme autrefois. Dans l'est du Québec, ils sont enveloppés de sphaigne, une mousse absorbante, puis placés dans un sac lacé. Ailleurs, ce sac, retenu à une planche, constitue la nâgane.

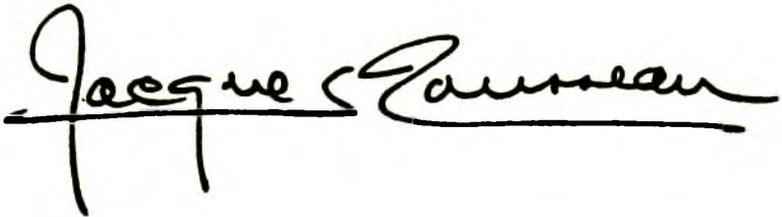
Les Esquimaudes, d'une habileté insurpassable, cousent le cuir de loup-marin sans le perforer complètement et ainsi le gardent étanche. Leur point possède une régularité quasi mécanique. Elles utilisent parfois des modèles, et ces pièces minuscules semblent sortir d'une garde-robe de poupée. La couturière ne s'embarrasse guère d'un raban à mesurer. Après une traversée de l'Ungava en canot, je suis arrivé en loques chez des Esquimaux. La femme s'est contentée de me regarder négligemment, et le lendemain m'a remis un anorak impeccable.

Le vêtement esquimau varie un peu du Groënland à l'Alaska. Celui de la baie d'Ungava consiste en un parka de fourrure de caribou, descendant jusqu'aux cuisses; muni d'un capuchon, il s'enfile par la tête. La chaleur du corps cherche à monter, mais ne peut s'échapper par l'encolure. S'il fait trop chaud on desserre le cou, l'air chaud s'en échappe, remplacé par de l'air froid à la base. Des culottes en fourrure de caribou ou d'ours polaire, des bottes en peau de loup-marin étanche, que les femmes mastiquent pour les assouplir, des mitaines légèrement recourbées pour mieux recouvrir une main à demi fermée, complètent l'habillement. L'anorak de la mère possède un immense capuchon où loge le bébé, bien au chaud, tout nu, contre elle. Le dos du vêtement se prolonge assez bas pour permettre à la nourrice de s'asseoir sur la glace sans danger de froid. Les chasseurs remplacent parfois la peau de caribou par un imperméable en intestin de phoques.

Les Esquimaux, sous le rapport vestimentaire, ont très peu subi l'influence des Blancs. Sans doute, les fourrures sont habituellement remplacées l'été par des lainages provenant des magasins de traite, mais la coupe reste inchangée.

La coquetterie, les décorations ont toujours préoccupé les indigènes. Les Esquimaux aiment les mosaïques de fourrures, les Algonquins la frange de cuir. Tous agrémentent la toilette par des bijoux et des cosmétiques. Les anciens Indiens de l'est du pays, comme aujourd'hui les Navajos, s'enduisaient la figure d'ocre. Le tatouage, jadis populaire, se voit encore chez les vieilles esquimaudes. Les Hurons se lubrifiaient la chevelure à l'huile de tournesol, les Algonquins à la graisse d'ours. Les bracelets, les ceintures, les pendants, les jarretières, les colliers s'ornent de coquillages, de dents d'animaux ou d'hommes, de griffes d'ours ou d'aigles. On décore souvent la bande frontale. Les plumes flamboient sur la tête des chefs, dans la Prairie surtout et davantage depuis l'organisation touristique. Les pièces les plus riches de la décoration vestimentaire, au Canada, sont les couvertures chilkat de la côte du Pacifique, et les colliers de wampum des Indiens de l'est, faits de petits cylindres blancs, bruns ou violacés, taillés dans des coquillages marins. Les wampums étaient à la fois des signes d'alliance, des ornements et des réserves bancaires. Les coiffures imitent la fleur de courge chez les vierges Hopi, la hure chez les Hurons, la queue de cheval ailleurs; les pendants d'oreille, les anneaux aux narines, les labrets incrustés dans les lèvres, la déformation cranienne, autant de décrets de la mode.

Les Blancs sont venus introduire un peu plus de couleur et de fantaisie dans la décoration indienne. Grâce à l'enseignement des Ursulines, la broderie de soie ou de poils de porc-épics colorés a pénétré chez les indigènes. Ils brodent maintenant les mocassins. Les perles multicolores de Bohême remplacent le wampum dévalué. L'uniforme chamarré des Blancs excite la vanité des indigènes. Et ce sera pour une part la cause de leur déchéance et souvent de leur perte.

A handwritten signature in black ink, reading "Jacques Rousseau". The signature is written in a cursive, flowing style with a horizontal line underneath the name.